

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 150

Artikel: Poignée de recettes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-250103>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tu n'as qu'à voir... Le 104... un coupé... C'est parfaitement notre numéro...

Et il se mit à circuler en marmottant :

— Seulement, si, maintenant, tu l'as perdu !...

Il disait cela avec un tel accent de conviction que sa femme en resta troublée... Songez donc ! gagner une voiture !... Mais, au fait, c'était peut-être bien elle, tout de même, qui les avait gardés, les numéros ! En ce cas, où pouvait-elle les avoir mis ? Dans son armoire sans doute.

Elle remonta, et pénétrant dans sa chambre à coucher, suivie de Bouchardin, elle ouvrit le meuble.

Elle en eut à peine tiré la porte que César eut un cri :

— Oh ! ce fouillis !

Aux différentes étages, c'était un pêle-mêle de chapeaux écrasés, de gants dépareillés, de chemises, de mouchoirs en désordre, avec des boîtes en carton défoncées, d'où s'échappaient des bouts de rubans, des chiffons de dentelles : tout un amas d'élégances fripées.

— Tu peux y renoncer, va ! philosopha Bouchardin avec amertume ; autant chercher une aiguille dans une botte de foin !

— Ah ! tu ne vas pas me faire une scène, parce que je n'ai pas eu le temps de ranger mon armoire !... Quand je te dis que c'est toi qui as les billets, que je te les ai vu enfermer dans un tiroir !...

Bouchardin n'en crut pas un mot. Mais, de penser que sa femme lui attribuait le mérite d'avoir rangé quelque chose dans un tiroir, cela lui parut, si flatteur, qu'il se sentit désarmé. Il sortit de la chambre, consentit à perquisitionner dans son cabinet, et alla droit à son bureau, où le désordre s'épanouissait sous la forme d'un chaos de paperasses.

D'instinct, il mit la main à la serrure pour rencontrer la clé. Sa main erra dans le vide. Il s'impatienta.

— Allons, bon ! qui est-ce qui est encore venu fouiller dans mes affaires ?

— Personne, mon ami...

— Enfin, qui est-ce qui a pris ma clé ?

— Qui veux-tu que ce soit ?... Ce ne peut être que moi !

— Eh bien ! c'est bon ! dit César Bouchardin en faisant mine de vouloir ressortir ; je les chercherai à un autre moment, tes numéros !... Nous n'en avons pas besoin pour dîner... D'autant plus que je suis sûr... tu entends ? sûr... que...

Un bruit de porte, venu du rez-de-chaussée, lui coupa la parole. Bernerette, sa fille, revenait de prendre sa leçon de chant. Il fut bien aise de saisir ce prétexte pour clore ses investigations.

Ils descendirent.

Et, tout en maugréant, Baptistine alla réveiller la domestique qui lasse, d'attendre le moment de servir, s'était enformée dans sa cuisse...

II

Le ménage Bouchardin n'élevait pas le principe de l'ordre — du « rangement » — à la hauteur d'une institution. C'était une justice à lui rendre. Cependant, on aurait tort de croire qu'il fut dépourvu de qualités.

Il en avait d'autres, voilà tout.

Au cours de sa carrière déjà longue d'auteur dramatique, César Bouchardin — dont les photographies avaient popularisé la face réjouie sous l'aurore d'un large chapeau de paille — pouvait se vanter d'avoir fait désolper la rale de plusieurs générations ; et, à ce titre, il avait bien mérité de ses contemporains. Seulement, ayant coutume de semer à profusion la fantaisie dans ses vaudevilles, il en mettait un peu

dans sa manière de vivre ; et, dame ! il n'y aurait eu aucune relation à établir entre son genre d'existence et le fonctionnement d'une administration. Comme il n'était plus déjà tout jeune, il avait dû naître avant l'invention de la régularité. Couché tard, après le théâtre, levé à midi parce que la cloche d'une école voisine le réveillait généralement à cette heure-là, il se trouvait tout naturellement en retard d'une demi-journée sur son époque.

Un soir d'été que, sortant de son cabinet pour se mettre à table, il vit la domestique apporter le potage, il eut un accès de mauvaise humeur et appelant sa femme :

— Baptistine, gronda-t-il, tu m'avais pourtant promis de ne plus me faire manger de soupe au déjeuner !

— Mais, Monsieur ne va pas déjeuner, crut devoir rectifier la bonne ; monsieur va dîner....

Bouchardin s'était encore trompé d'une demi-journée. Qu'est-ce que vous voulez ? Il ne savait plus où étaient les clefs des pendules, de sorte que ses horloges lui faisaient la mauvaise farce de ne jamais marcher. Et comme, un jour de détresse, il avait porté — voilà dix ans — toutes les montres de la maison au Mont-de-Piété, il était excusable de ne pas savoir l'heure ! Il faut dire, du reste, qu'à pareille école Mme Bouchardin n'a pas tardé à perdre, de son côté, la notion du temps. Aussi lui arrivait-il de commencer ses visites à 7 heures du soir, s'imaginant de très bonne foi qu'il en était 4. Et trouvant toujours ses amis à table, elle disait en rentrant :

— Quels estomacs ils ont, ces gens-là ; ils passent leur vie à manger !...

Que, dans ces conditions, ses qualités de ménagère subissent le contre-coup d'un tel désheurement, il n'y avait pas — à cela — rien de bien étonnant ! Ce n'était pas sa faute, après tout, si, dans son armoire, elle placait les chapeaux avec les chemises, et les pantalons avec les gants ! A l'exemple de son mari, qui retardait d'une demi-journée, elle était en retard d'une étagère !...

Un matin, pourtant, qu'elle avait déplacé la pendule de la salle à manger pour épousseter la cheminée en conscience, elle réprima un cri de joie ; sous le socle, apparurent une dizaine de petits papiers.

C'étaient les billets de loterie !

Elle se rappelait maintenant avoir eu la précaution de les poser là, pour les mettre en lieu sûr.

Vite, elle les compulta et elle resta suffoquée de bonheur.

Dans le nombre, figurait le 104 !

— César !... César !... clama-t-elle en gestulant ; j'ai retrouvé les billets !

— Où étaient-ils ?

— Sous la pendule...

Pour une fois, elle consentit à se laisser qualifier de « femme sans tête » ; et elle résolut d'aller le jour même réclamer la voiture, remisée chez un loueur de Courbevoie.

Elle partit, vers 2 heures, avec Bernerette, trépignant d'impatience. Comme Perrette, qui escroquait d'avance le produit de la vente de son lait, elle supputait avec sa fille tous les services que leur rendrait cet équipage. Ce serait vraiment charmant pour revenir du théâtre. Au lieu de se ruiner en fiacres, ou d'être obligés de rentrer à pied de la gare de la Porte-Maillot à Neuilly, ils s'enverraient chercher par le jardinier. Peut-être même, si les affaires allaient bien, Bouchardin consentirait-il à prendre un cocher. Une remise en briques ne serait pas coûteuse à construire. Et d'ailleurs, en attendant qu'on l'eût faite, le hangar du jardin serait assez vaste pour abriter le coupé.

« Et la mère et la fille éclataient de rire, en s'écriant :

— Crois-tu, tout de même, que nous en avons eu, une chance !...

Elles arrivèrent enfin chez le loueur et, mises en présence de la voiture, s'extasièrent ! Elle était superbe, cette voiture : rechampie en bleu de roi, capitonnée en satin, avec des glaces biseautées, des lanternes flamboyantes, le train rouge, des roues caoutchoutées ! Un équipage de duchesse !

Un orgueil cambra leur buste.

Malheureusement une déception les attendait. Le loueur, responsable du dépôt, avait reçu l'ordre de ne dessaisir de la voiture que sur la production d'un titre régulier. Mme Bouchardin et sa fille furent obligées d'aller chercher cette pièce justificative à Paris, au siège de l'Œuvre, qui avait organisé la loterie.

Enfin, vers 4 heures, munies d'un mot du secrétaire, elles retournèrent à Courbevoie, où le loueur parut tout disposé, cette fois, à leur livrer le coupé. Il invita Mme Bouchardin à passer dans son bureau pour lui signer un reçu. Et elle allait apposer son paraphe, quand il demanda :

— Ce sont ces dames qui ont amené le cheval ?

Les deux femmes se regardèrent en roulant des yeux exorbitants.

— Le cheval ?

A son tour, le loueur s'étonna ; il répliqua :

— Dame !... pour traîner la voiture...

Bernerette et sa mère rendirent hommage à la justesse de la remarque. C'était pourtant vrai, qu'il fallait un cheval ! Comment n'avaient-elles pas songé ?

— Mais non, répondit, avec embarras, Mme Bouchardin, nous n'avons pas amené de cheval...

— Diable ! c'est qu'alors...

(A suivre.)

Poignée de recettes

Parlons un peu des habitations et des appartements en cette saison où le mauvais temps, le froid etc. font demeurer au logis. Quelques avis pratiques seront utiles à bien du monde. Et d'abord que les murs deviennent humides, comment parer à cet inconvénient ?

Enduit contre l'humidité des murs.

Faites fondre ensemble quantités égales d'huile de colza et de résine et passez deux couches de mélange bouillant. Passez ensuite une troisième couche, bouillante également, composée comme suit :

Résine blanche, deux parties. — Blanc de craie pulvérisée, une partie. — Huile de lin, deux parties.

Procédé pour bâti des murs secs sur un terrain humide et marécageux. — Après la mise des fondements, maçonnez les trois ou quatre rangées suivantes de pierres avec un mortier composé de chaux et de sang de vache : l'humidité ne peut pénétrer ce mélange. Ce même mortier peut aussi servir à enduire les murs humides.

Pour assécher les murs humides. — On peut employer le mortier de chaux et de sang de vache dont il est parlé ci-dessus. La méthode suivante est également bonne : on enlève le plâtrage de manière à mettre les pierres à nu ; on passe sur les pierres une couche de poix à laquelle on attache quelques poils de porcs ; on y met alors un plâtrage de chaux, plâtrage qui tient au moyen des poils qu'on a collés.

Pour empêcher que le mortier ne gèle en hiver. — A cet effet on doit fabriquer un mortier spécial. Après avoir composé le mortier comme pour la maçonnerie ordinaire, on y ajoute encore une dixième partie de chaux laissée et une vingtaine partie de pierres ou de tuiles pulvérisées. Quand tout est bien mélangé, on fait usage de ce mortier, qui résistera aux plus fortes gelées.

Pour rendre de suite habitable une maison nouvellement construite. — Ce sont les mauvaises et malsaines exhalaisons du mortier qui rendent inhabitables les nouvelles constructions. Il y a moyen de tuer ou de neutraliser ces exhalaisons. Après avoir bien fermé les portes et les fenêtres de la maison, on place dans les différents appartements du bâtiment des vases remplis de salpêtre sur lequel on a versé un peu de vitriol. Les vapeurs qui s'échappent des vases tueront les mauvaises vapeurs des murs. Quelque temps après, on rouvre portes et fenêtres pour laisser s'échapper les vapeurs. Quand on aura répété cette opération quatre ou cinq fois, la maison sera saine et habitable.

Pour assainir une maison malsaine. — La chaux vive a la propriété d'absorber l'odeur mauvaise et moisi des bâtiments vieux et malsains. En plaçant donc dans les différents appartements des vases remplis de chaux vive, la mauvaise odeur disparaîtra.

Fabrication d'un bon mortier à bâtiir. — Une partie de chaux éteinte avec deux ou trois parties de cendres de charbons, constitue un mortier qu'on peut appliquer sur bois, pierre, fer, etc. Ce mortier est sec au bout de huit jours et résiste à l'eau et à la gelée. En le frottant, il devient lisse comme le marbre.

Fabrication de pierres à bâtiir. — On fabrique des pierres à bâtiir très dures et très économiques de la manière suivante : On prend 100 kilogrammes de chaux hydraulique, et au moyen d'une quantité suffisante d'eau, on en forme une pâte molle ; on y ajoute ensuite 350 kilog. de silice et 50 kilog. de cendres de charbon ou de bois. On triture bien cette masse en y ajoutant encore un peu d'eau. La pâte est ensuite versée dans des moules faits de bois de sapin et après un ou deux jours la pâte est devenue sèche et dure.

LETTRE PATOISE

Dâ lai Côte de mai.

An veut réparay le Dôme de lai mâgeon de Borregnion. Vos ai compris ? C'à bon ! Dâ lai côte de mai, an ne le voit pe.

Enne fanne di Vâ de Delémont avait vu in djo à cabaret dous hannes que dénit, ai peu ai botennent dains lai sope enne petéfe poussiere grigatte qu'était tchu lai tâle dains in peté l'âgeat — comme en dirait enne salière. Courieuse comme le sont les fanne de vlaidge (sains comptay cés des velles) elle voié saivoi çò que c'était, que ces chires botint dains lai sope ; ce daivait être âthje de tchië ; ai n'en prangnint ran qu'in pô tchu lai pointe d'in couté. Elle demandé en lai tiegeniêre ce que ce porait bin être, cte pousserata qu'an bote dain lai sope ? — Mains çà di poivre, répondé lai

fanne, vos ne cognâtes pe çoli ? — Aidé, nani ! Nos n'en ain pe tchië nos. Nos ne botan ran dains lai sope que de lai sâ. Vou à ce qu'an aitcheute ci poussat ? — Di poivre ? Mais tchië les aipothithiaires, o bin tchië les épiciës — I veualay en lai pharmacië, ç'a pu chure : les aipothithiaires n'ôgerint vendre des tchoses falsifiaïs — Tchu çoli lai fanne vaiten lai pharmacerie, ai pe demainde enne meijure de poivre. L'aipothithaire tot ébâbi, iy dié : « Mains, mai pore fanne, ai parait que vos ne saites pe çò que ç'a que le poivre, sains çoli vos n'en demanderins pé enne meijure. Aitente ! i vòs le veu faire essayië, ai peu se vos le trovay bin en vote goût, vos en parai enne meijure, si çoli vos piait. L'aipothithaire euvre in tirou, en tire enne tieuyië ai sope de poivre, ai pe dit en lai fanne : » Teni, aivalay cte tieuyië, ai pe, se vos le trovay bon, i vos en baierai taint que vos vorait ! » Tian lai fanne heut le poivre dains lai goerdge, elle s'enfué feu de lai pharmacerie comme si le diaile aivay voyu lai pare. Elle rité djainque feu de lai velle po allay cratchie cte breuyerie que lai breulait, ai peu reveugné an l'aipothithaire en diaint que c'était trop crôye, qu'elle n'en velait pu. L'aipothithaire iy demandé : « Et poquo à ce que vos ne l'ai pé rétieupay to content, poquo ritay che loin ? — Oh ! merci ! répondé lai fanne, Vos craites qu'i velo rétieupay cte pôgeon côte les mâgeons, po botay le fuë en lai velle ? ! »

Stu que n'a pe de bos.

Récréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N° 148 du *Pays du Dimanche* :

578. ENIGME.

Don.

C A R T E L
A L I E N E
R I A N T S
T E N A R E
E N T R E R
L E S E R A

580. VERS PROVERBIAUX.

Et c'est être innocent que d'être malheureux.

LA FONTAINE. — *Les Nymphe de Vaux.*

581. DOUBLE ACROSTICHE.

F	O	R
R	E	U
A	N	S
N	C	S
C	A	I
E	D	E
E	P	E

Ont envoyé des *Solutions complètes* : MM. Un pilier du Cercle Industriel à Neuveville.

Ont envoyé des *Solutions partielles* : MM. Cécilia, la future Kirghize ; Un groupe de Romands à Lörrach (Baden) ; Lubin admirant les flots de l'Arve.

586. CHARADE.

C'est mon *dernier* toujours qui produit mon *premier*,

Mon *premier* qui souvent fatigue mon *dernier*.
Et mon *entier* parfois qui, grâce à mon *premier*,
Pour atteindre plus haut seconde mon *dernier*.

587. RÉBUS GRAPHIQUE.

N La musique N
S O
S les E
R U

588. LOGOGRIFFE.

Je cause aux mortels bien des maux
A ma tête est un des métaux ;
Avec mes cinq lettres premières,
Je rends des sons mélodieux,
Et qui n'a pas les trois dernières,
Ne peut pas voir l'azur des cieux.

589. MOTS EN TRIANGLE.

X X X X X X X	1. Phénomène céleste.
X X X X X X	2. Amaigrir.
X X X X X	3. Souillure.
X X X X	4. Nymphe.
X X X X	5. Oiseau du Capitole.
X X X	6. Ille.
X X X	7. Voyelle.

Envoyer les solutions jusqu'au mardi soir, 27 novembre courant.

Petite poste

Le pilier du Cercle Industriel à Neuveville, présente ses meilleurs souhaits au Groupe de Romands à Lörrach (Baden).

Publications officielles.

Convocations d'assemblées.

Vermes. — Le 18 à midi pour partager le fonds des pauvres, s'occuper d'un procès et d'un chemin.

Mises au concours

L'entreprise postale de 3 4 ou 5 courses quotidiennes de diligences entre Beurnevésin et Bonfol et retour, avec voiture à 2 ou 3 places, attelée d'un cheval. Soumissionner à la Direction d'arrondissement à Neuchâtel jusqu'au 30 novembre au soir. (*Voir la Feuille officielle* n° 91, du mardi 13 novembre).

Franches-Montagnes — La place d'agent de poursuites pour le II^e cercle (Breuleux, la Chaux, Peuchappatte et les hameaux du Roselet et du Cerneu-Veulsi.) S'inscrire jusqu'au 24 courant.

— La place de *dépositaire postal*, facteur et messager à Grandgourd près de Buix. S'adresser à la Direction du IV^e arrondissement jusqu'au 21 novembre.

Côte de l'argent

du 14 novembre 1900.

Argent fin en grenailles. fr. 113. — le kilo.

Argent fin laminé, devant servir de base pour le calcul des titres de l'argent des boîtes de montres . . . fr. 115. — le kilo.